

Reconnaître la foi de Dieu

Prédication du dimanche 13 septembre (Pasteur Rudi Popp)

Luc 17, 11-19

« Jésus marche vers Jérusalem. Il traverse la Samarie et la Galilée. Il entre dans un village, et dix lépreux viennent à sa rencontre. Ils restent assez loin de Jésus et ils se mettent à crier : “Jésus, maître, aie pitié de nous !” Jésus les voit et il leur dit : “Allez vous montrer aux prêtres.” Pendant qu’ils y vont, ils sont guéris. Quand l’un d’eux voit qu’il est guéri, il revient et, à pleine voix, il dit : “Gloire à Dieu !” Il se jette aux pieds de Jésus, le front contre le sol, et il le remercie. Cet homme est un Samaritain. Alors Jésus dit : “Tous les dix ont été guéris. Et les neuf autres, où sont-ils ? Parmi eux tous, personne n’est revenu pour dire ‘Gloire à Dieu’. Il n’y a que cet étranger !” Et Jésus dit au Samaritain : “Lève-toi, va, ta foi t’a sauvé.”

On ne peut rien faire.

On est réduit à subir la situation.

On ne sait rien de ce qui va nous arriver.

Voici, en quelques mots, la situation de départ de cette scène, qui correspond sans doute à des pensées qui nous ont maintes fois traversé la tête, depuis le mois de mars. Depuis que le nouveau coronavirus et la COVID-19 ont bouleversé notre vie personnelle et familiale, notre société, notre économie et notre Église, l’avance que nous croyions avoir sur les époques prétendues révolues d’épidémies et catastrophes naturelles nous paraît beaucoup moins impressionnante. Aucun iPhone 11 plus max sophistiqué n’a arrêté le sentiment d’impuissance et d’isolement et le flux de messages contradictoires ; aucun nanorobot médicalement programmé n’est venu réparer les corps et les esprits dévastés par la maladie. Sous son masque, chacun lutte seul, se disant : nous ne pouvons rien faire face au virus ; nous ne savons plus croire face au manque de foi.

Comme pour nous rappeler à quel point cette situation manque, au fond, d’originalité, et comme pour nous inscrire dans le commun des mortels de l’humanité, la lecture biblique de ce dimanche évoque une maladie mystérieuse, des mesures drastiques de distanciation sociale, voire de confinement des malades, puis un miracle de guérison et surtout une étrange conversion.

Nous nous trouvons plongés dans la pratique thérapeutique de Jésus, telle qu’elle nous est présentée par Luc. Dans la logique médicale de son temps, qui envisage la maladie comme étant due à une cause surnaturelle démoniaque, Jésus le thérapeute lutte contre les puissances mauvaises qui asservissent ou avilissent l’homme, appelées “démons” ou “esprits impurs”.

Ainsi, les personnes qui ont croisé la route de Jésus n’ont pas seulement été guéries de leur maladie ou mal-être ; c’est leur vie entière qui a été changée et renouvelée. C’est ce bouleversement pour la vie qui est appelé le salut, et qui inscrit la guérison dans une dimension bien plus large que celle d’un simple rétablissement physiologique. Le salut apparaît certes dans un récit de miracle, mais il signifie infiniment plus que la sortie de la maladie.

La maladie que Luc adresse comme la “lèpre” ne désigne pas uniquement cette pathologie chronique d’origine bactérienne qui provoque des lésions touchant la peau, les nerfs, les membres et les yeux, et qui fait encore aujourd’hui des milliers de nouveaux cas chaque année en Afrique, en Asie et en Amérique latine, malgré le fait qu’un traitement efficace existe. Dans la Bible, toutes sortes de malades se trouvent regroupés sous le terme “lépreux”, et leur traitement est religieux : ils sont exclus de la société par décision des prêtres, qui célèbrent alors à leur égard une sorte d’enterrement — et qui ont la responsabilité, prévue par la Torah, de constater (et de célébrer alors rituellement) leur guérison.

Puisque la maladie est transmise par des gouttelettes d’origine nasale, les lépreux gardent la distance. Jamais, en lisant ce texte, nous ne nous sommes sentis aussi solidaires de ces 10 lépreux ! Ils ont appris durant toute leur vie de transmetteurs de maladie à se tenir à distance, et ils nous rappellent ainsi le sens très simple des règles sanitaires : la distanciation et les masques servent d’abord non pas à me protéger (ou à me priver de quelque liberté), mais à protéger les autres, éventuellement plus faibles que moi. Le masque est un signe de respect non pas du gouvernement, mais de la fragilité de mon prochain, dans un sens physique.

De ce fait — et c’est une curiosité dans l’Évangile — la rencontre avec Jésus se fait à distance ! *Ils restent assez loin de Jésus et ils se mettent à crier : “Jésus, maître, aie pitié de nous !” Jésus les voit et il leur dit : “Allez vous montrer aux prêtres.”*

Les dix lépreux adressent à Jésus à distance une prière au caractère assez vague, comme s’ils avaient vaguement pris conscience qu’il y avait encore une autre possibilité que le désespoir et le fatalisme. La guérison intervient à distance, sans parole ni geste du guérisseur. Il a suffi que Jésus les voie. Regarder un malade, même à distance, lui parler, est un moyen de le guérir de ce qui l’asservit ou l’avilisse. Ce geste est à notre portée, aujourd’hui encore, même si nous ne verrons peut-être pas toujours un miracle se produire.

Car ce qui suit dans le récit est bien conçu comme un miracle, même si le texte de Luc n’en dit strictement rien. *Pendant que les lépreux vont voir les prêtres (qui ont la responsabilité rituelle de leur situation), ils sont guéris.* Rien ne nous est dit sur le temps que cela prend, sur le constat que dressent les prêtres, sur la célébration de réintégration que la Torah prévoit dans un cas de guérison. Certainement, le Samaritain qui va revenir pour remercier Jésus n’a pas pu bénéficier des services de prêtres juifs : il était considéré comme un ennemi religieux, un schismatique. Les Samaritains pratiquaient la foi du Dieu d’Israël par un autre choix d’Écriture, dans un autre temple au mont Garizim, sur un autre calendrier, autour d’autres rites. Le fait que seul cet étranger revienne n’a donc à vrai dire rien de très surprenant : contrairement à lui, les autres ont déjà eu leur fête de reconnaissance et de réintégration dans la société. Lui seul s’est trouvé guéri, mais toujours exclu.

Prenons donc aussi la défense des 9 qui ne reviendront pas vers Jésus : leur absence n’a rien de répréhensible. Quand Jésus demande : *“Les neuf autres, où sont-ils ? Parmi eux tous, personne n’est revenu pour dire ‘Gloire à Dieu’. Il n’y a que cet étranger !”*, il met plutôt l’accent sur la différence entre être guéri et être sauvé.

Dans cette deuxième partie du récit, il est en effet question de la foi plus que de la guérison. D'abord, il est tout à fait inexact de dire, dans une lecture rapide, que la guérison des lépreux est présentée comme la conséquence de leur foi. Pas du tout ! Au contraire, ce petit bout d'Évangile souligne encore la structure particulière de ce que la Bible appelle "la foi de Dieu". À partir de la différence entre être guéri et être sauvé que les 10 ex-lépreux nous montrent, nous allons comprendre ce que signifie croire pour nous.

Quand Jésus dit au Samaritain : *"Lève-toi, va, ta foi t'a sauvé"*, nous pourrions en effet penser qu'il lui confirme cette idée bien pieuse que l'on se sauve par la force, la rigueur, la morale de sa "foi". Or, les disciples de Jésus ont appris par ailleurs que le principe de la foi, ce n'est pas de dire "Je crois, je suis moi-même mon secours par mon abondance de foi", mais au contraire "Je crois, viens au secours de mon manque de foi !". Il est décisif pour une vie spirituelle saine de retenir que la formule, que Jésus utilise souvent, *"Ta foi t'a sauvée"*, ne fait pas de la croyance humaine l'origine du salut !

Ce petit texte de quelques lignes, qui révèle comme en passant qu'il n'y a pas de rapport de cause à effet automatique entre guérison et salut, comprend une leçon magistrale de la vie chrétienne : la foi dont nous sommes saisis comme ce Samaritain, par la lecture éclairée de la Bible, est au sens strict la foi de Dieu, et non pas la nôtre. Elle agit non pas à partir de mes convictions intimes, mais comme à distance ; elle ne repose pas sur mon éducation très chrétienne et l'inscription dans les registres de la bonne église, sur l'exactitude de mes connaissances religieuses ou la ferveur de ma croyance en un monde supraterrrestre et hyperspirituel. La foi de Dieu s'adresse à et peut atteindre tout humain disponible et ouvert d'esprit, et ne parle même pas spécialement aux soi-disant croyants ou à celui qui est religieusement préformaté. Au contraire, l'Évangile souligne la différence fondamentale entre la croyance au miracle et la foi en Dieu.

Cette leçon de Luc a encore de quoi chambouler notre conception ramollie de la bonne société pieuse ou athée, et de toutes les castes chrétiennes. Or ce faisant, Luc nous apprend encore autre chose : c'est certes Dieu seul qui "a" la foi, et nous y fait participer aussi mystérieusement que les lépreux se sont retrouvés guéris ; mais la foi de Dieu reste unidimensionnelle si elle n'est pas accompagnée de reconnaissance.

Car la conversion à laquelle Luc nous fait participer ne se trouve justement pas dans l'instant de la purification (comme tant de religions le proclament, et qui font tout pour mettre en scène les conversions), mais dans l'acte de reconnaissance de la parole de Dieu, qui suit la purification. La conversion du Samaritain est dans l'articulation entre le simple regard de Jésus et la confiance dans sa parole, dans un changement de vie décidé à l'écoute de Jésus, et la mise en route à sa suite.

Croire, malgré tous les doutes religieux et crises de vie, est l'équivalent de ce chemin de reconnaissance que le Samaritain nous montre : parce que Dieu m'a vu, je suis connu et reconnu, et je peux moi-même re-connaître cette foi de Dieu comme une libération de tout fatalisme ou aquoibonisme : face à la foi de Dieu, on ne peut, on ne doit rien faire d'autre qu'essayer de la reconnaître. Amen !